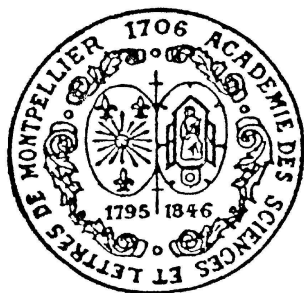


L'ECOLE DE MEDECINE DE MONTPELLIER

Par Thierry Lavabre-Bertrand



ACADEMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER

Séance du 14/06/2006

Conf. n°3960, Bull. 37, pp. 282-289 (2007)

**Messieurs les Présidents,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Mesdames et Messieurs,**

Plusieurs villes européennes ont su vivre et grandir en telle symbiose avec les Ecoles qu'elles ont enfantées qu'elles en ont acquis une renommée universelle. Oxford, Cambridge, Padoue, Salamanque, Coïmbre et bien d'autres ont contribué, chacune à leur place et souvent dans un domaine précis à enrichir le patrimoine spirituel et scientifique de notre continent. Aujourd'hui encore, la ville de Montpellier est souvent associée dans l'esprit du public à sa tradition médicale, ressentie plus comme un donnée connue, évidente que précisément appréhendée et comprise. Mon propos se veut donc à la fois modeste et pourtant quelque peu téméraire : essayer de retracer en quelques mots les grandes étapes historiques de cette Ecole, et tenter d'en saisir l'esprit, au-delà du concept un peu flou d'humanisme et de globalité dont on l'honore en général.

La ville de Montpellier n'est pas très ancienne, si on la compare à ses voisines, Aix, Marseille, Nîmes ou Agde. C'est vers le milieu du Xème siècle qu'on commence à voir citer une humble bourgade, presque une métairie, admirablement située sur un nœud de communication. Sa croissance va suivre directement l'essor du commerce et du brassage des cultures méditerranéennes. Les marchands ne sont pas seuls. Des savants se déplacent sur leurs traces, et avec eux des manuscrits, qu'eux seuls sont souvent capables de déchiffrer, humbles résidus d'une science, notamment médicale, jadis resplendissante. On a beaucoup glosé, au gré souvent d'a priori polémiques, sur la part respective des juifs, des arabes et des chrétiens dans la naissance de l'Ecole de Montpellier. Qu'en dire ? Les sarrasins avaient brièvement occupé la région, mais c'était avant qu'existât le nom même de Montpellier. Des contacts commerciaux avaient persisté, dont nous gardons entre autres les traces monétaires, des contacts moins plaisants aussi. Quant à voir des maîtres sarrasins venir enseigner directement la médecine à Montpellier, il y a loin. Cela ne veut pas dire que les maîtres montpelliérains n'aient pas eu une particulière estime, voire une certaine fascination, pour une science arabe alors prestigieuse, mais qui ne leur sera dévoilée que peu à peu, par une osmose

sans doute occasionnelle au départ puis au rythme des écoles de traduction du Mont-Cassin avec Constantin l'Africain et de Tolède sous la houlette de Gérard de Crémone. Les juifs étaient beaucoup plus physiquement présents au voisinage. On a la preuve de la présence d'une active communauté juive dès cette première époque. On connaît beaucoup plus mal la part réelle des médecins juifs dans les prémices de l'enseignement médical montpelliérain. Il y avait certes la dynastie des Thibbonides de Lunel dont plusieurs furent médecins. Quant à entériner le titre d'un ouvrage alors célèbre le *Livre de la guérison de Montpellier*, les preuves manquent. Quant à Bienvenu de Jérusalem, il était chrétien !

Des documents indiscutables témoignent de l'activité médicale de Montpellier dès le XII^{ème} siècle. Ils relatent les études médicales de l'archevêque Adalbert de Mayence en 1137, ou les soins dispensés en 1153 (aux dires de Saint Bernard) à Héraclius de Montboissier, archevêque de Lyon. Jean de Salisbury sur ces entrefaites nous dit en ses lettres qu'on venait en foule se faire soigner dans la cité occitane, ainsi qu'à Salerne. C'est de cette dernière que Gilles de Corbeil vient se confronter, physiquement parlant semble-t-il, avec certains maîtres. L'enseignement et la pratique de la médecine à Montpellier avaient donc acquis dès cette date une solide réputation.

Est-ce pour asseoir celle-ci que le seigneur de Montpellier Guilhem VIII publie en 1180 son fameux édit rendant totalement libre l'enseignement et l'exercice de la médecine dans les lieux relevant de son autorité ? C'était faire la part un peu belle aux charlatans et autres profiteurs de la misère du monde. C'était aussi sans doute faire pièce à un corporatisme préservant le niveau des honoraires, et dont les horions reçus dit-on par Gilles de Corbeil seraient un direct reflet ! Quoiqu'il en soit, parti sans doute d'un excellent sentiment, ce libéralisme a dû entraîner les mêmes conséquences que celles qu'entraînera la suppression des Universités en 1793.

Quarante ans plus tard, la situation change brutalement. Nous sommes en 1220. La croisade des albigeois vient de se terminer tristement par la bataille de Muret (1213). Le légat du pape Honorius III, le cardinal Conrad, promulgue le 17 août 1220 les premiers Statuts officiels de l'Ecole, qui resteront pour l'essentiel en vigueur, dans la lettre sinon dans l'esprit, jusqu'à la Révolution. Ces Statuts affirment d'abord la souveraineté de l'Eglise, tant par l'autorité de celui qui les signe que par le patronage qu'ils confèrent à l'évêque de Maguelone, qui a à cette date juridiction sur Montpellier : c'est lui qui délivrera les diplômes. Ils décident ensuite de réserver à une corporation des maîtres et des étudiants le monopole de l'enseignement, de l'examen de la capacité des impétrants et de la présentation à l'évêque. Ils règlent enfin la répartition des rôles entre les différents acteurs : à un chancelier-juge, élu par ses pairs, de diriger la compagnie et de rendre justice ; à un Doyen de veiller à l'harmonisation des différents enseignements. Il est à remarquer que ces Statuts font de l'Ecole de Montpellier une institution purement médicale, ce qui est une originalité dans l'enseignement médiéval, et qui ne manquera pas d'influer sur la suite.

Quelles furent les raisons d'une telle reprise en mains ? Sollicitation des principaux maîtres ? Sans doute. Volonté politique, voire géopolitique aussi, probablement : Montpellier était resté fidèle lors de la crise des albigeois ; la reconquista espagnole venait de faire un pas décisif à la bataille de Las Navas de Tolosa ; Maguelone était terre pontificale et refuge à plusieurs reprises des papes en butte aux troubles récurrents des états pontificaux et aux luttes avec les antipapes. C'était l'époque de la première vague de création des universités : Paris, Toulouse, Bologne... Créer une Ecole officielle à Montpellier était assurer le poids de l'Eglise en un lieu central. Cette Ecole tient vite à s'appeler Université de médecine. On pourrait lui trouver un statut un peu hybride, mi-école professionnelle mi-établissement d'enseignement supérieur. La logique de la formation et de l'exercice l'imposait, à la suite de ce qui avait été fait à Salerne, bien plus ancienne, mais dont le caractère universitaire était moins marqué. Le texte du cardinal Conrad était bien l'acte fondateur d'un établissement autonome ; la création

subséquente en 1289 par le pape Nicolas IV du *Studium Generale* de Montpellier restera un acte assez théorique, que les médecins refusèrent obstinément de prendre en compte. C'est donc semble-t-il à bon droit que les montpelliérains s'enorgueillissent de posséder la plus ancienne université de médecine en exercice du monde occidental, Salerne ayant fermé en 1811.

Qu'était l'enseignement de l'époque ? Une pédagogie de type scolastique sans doute, basé sur le commentaire et la *disputatio* à partir des textes anciens, progressivement redécouverts à travers les arabes qui en avaient enrichi la portée. Un enseignement pratique aussi avec de longs stages cliniques associant l'étudiant au diagnostic, au traitement et au suivi. Le schéma des études ne variera guère pendant plusieurs siècles : cours, stages et examens regroupés sur des périodes bien définies. L'Ecole reste alors très domestique, les cours se déroulant au domicile du professeur (comme ce sera encore le cas pour Kant pendant une grande partie de sa carrière !), les actes prenant place dans les églises ou à la Salle l'Evêque, résidence montpelliéraine de l'évêque de Maguelone. Ce n'est que bien plus tard qu'elle disposera de locaux propres, fort modestes d'ailleurs et en complet contraste avec sa renommée.

La symbiose entre la ville et l'Université dont nous parlions tout à l'heure se poursuit. L'Ecole rassemble des maîtres éminents, et le commerce florissant porte au loin la renommée de la science montpelliéraine et favorise les échanges. La seigneurie prospère mais exigüe voit croître sa puissance politique par l'alliance dynastique avec la couronne d'Aragon. Le pape enfin vient s'établir en Avignon, et il saura où chercher ses médecins. Ne citons que deux des maîtres de cette époque : Arnaud de Villeneuve qui va marier médecine, chimie, théologie et astrologie, devenant l'un des auteurs essentiels de ce début du XIV^{ème} siècle, et Gui de Chauliac, qui ne mariera lui, plus modestement, que médecine et chirurgie.

Montpellier va tomber de façon définitive dans le giron de la couronne de France, à partir du milieu du XIV^{ème} siècle. Le pape va bientôt retourner à Rome, mais la renommée montpelliéraine perdure, bien que la noirceur des temps ne contribue pas à la gloire de la médecine. L'Université ne peut que tenter un pouvoir royal qui a de plus en plus d'emprise. Il est donc logique que le roi veuille s'approprier ce qui n'était encore au fond qu'une corporation nantie de monopole et de privilèges. C'est ce qui conduira Charles VIII puis Louis XII à établir les quatre premières « régences », c'est à dire chaires, rémunérées par les Etats provinciaux et pourvues par concours (bien que ce principe ait souffert au cours des temps de nombreuses exceptions), qui vont peu à peu supplanter les simples docteurs, lesquels seront totalement exclus de l'enseignement à partir du début du XVIII^{ème} siècle.

Notre survol nous amène maintenant à la Renaissance, déjà bien florissante outre ments. Ce mouvement de retour à l'exactitude des sources et de passion pour l'exploration du macrocosme comme du microcosme humain, voulant faire de l'homme la mesure de toute chose, ne pouvait qu'être capital pour l'évolution de la médecine, corsetée dans un savoir trop coupé du réel. Deux figures parmi bien d'autres vont symboliser l'époque au sein de l'Ecole : François Rabelais (1434-1553 ?), venu de sa Touraine natale s'inscrire en 1530 à un âge respectable et Guillaume Rondelet (1507-1566), qui deviendra son ami et modèle. Le premier restitue et commente le texte grec d'Hippocrate avant de nous conter les aventures des dipsodes, le second est un des premiers grands naturalistes modernes. Ainsi se manifeste cette alliance d'une tradition fondée sur les faits et d'une curiosité pour l'homme dans son milieu.

La symbiose de la ville et de l'Ecole se marque aussi négativement. Les guerres de religion ruinent l'Etat et aussi les institutions scientifiques. Le règne réparateur d'Henri IV se marque à Montpellier par la fondation en 1593 du Jardin des Plantes, première institution de ce type en France.

Les montpelliérains avaient su au Moyen Age s'introduire à la Cour pontificale : ils parviennent tout autant à s'insinuer auprès du Roi, au grand dam de leurs collègues parisiens. Montpellier devient aux XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles le vivier des premiers médecins comme des premiers chirurgiens royaux. L'activité économique n'est plus ce qu'elle avait été, relayée par les fonctions administratives. La capitale provinciale, concurrente d'ailleurs de Toulouse, garde pourtant un rayonnement majeur. Quant à la renommée de l'Ecole, sa position stratégique à la Cour n'explique pas tout. Elle se met en résonance avec le mouvement des idées scientifiques : elle accueille plus volontiers la circulation décrite par Harvey en 1628 que ne le fera Thomas Diafoirus ; elle accueille tout autant l'antimoine que vomira, si l'on peut dire, Gui Patin. Elle tissera des liens avec Sydenham et avec Locke. Les différents courants de pensée trouveront en son sein des partisans, opposés et cependant unis dans une institution commune et communément défendue. C'est l'heure où vont se déchaîner les controverses doctrinales, qui nous paraissent si lointaines et futiles, et qui pourtant, si l'on veut bien les étudier de près, ont été le moule d'où est sortie la pensée médicale actuelle.

Le XVII^{ème} siècle avait été l'âge de ce que l'on a pu nommer la « première révolution biologique » : on pèse et on mesure les êtres vivants, et l'on cherche aussi à utiliser en médecine les quelques données solides que les sciences exactes naissantes avaient pu établir. Les médecins, de par leurs fonctions à la frontière entre la matière et l'esprit, sont parmi les premiers à comprendre les enjeux « doctrinaux » et philosophiques que pose à l'homme la science nouvelle en ce début du XVIII^{ème} siècle. Des écoles se constituent, qui luttent entre elles, et de cette confrontation la science médicale tire une profondeur nouvelle. Les uns, représentés à Montpellier par Fizes (1690-1765), se disent iatrophysiciens : selon eux, les données de la physique expliquent le fonctionnement de l'être vivant, qui est pensé comme un assemblage de cordes et de poulies à la suite de l'animal-machine de Descartes. D'autres, à la suite de Stahl (1659-1734), et à Montpellier de Boissier de Sauvages (1706-1767), défendent l'animisme : pour eux, c'est l'âme pensante qui est la vraie cause des phénomènes vitaux. Du conflit de ces deux courants, de leurs insuffisances respectives, va naître un progrès conceptuel majeur, celui de l'autonomie de la science du vivant, qui va passer par le courant vitaliste, dans lequel Montpellier tient une place absolument déterminante. Ce courant a été beaucoup décrié, sans que l'on se donne la peine de le replacer dans son contexte historique pour en saisir l'originalité et en se laissant en outre piéger par les mots, qui voilent souvent les idées en histoire des sciences plus qu'ils ne les éclairent.

Le vitalisme est né au contact du courant encyclopédiste. C'est Théophile de Bordeu (1722-1776) qui ouvre la voie. Il fait de la sensibilité une propriété caractéristique de l'être vivant, mais il y voit un phénomène autonome, irréductible à la physique ou à la chimie. L'auteur vitaliste majeur sera Paul-Joseph Barthez (1734-1806) qui codifie dans ses *Nouveaux Eléments de la Science de l'Homme* une position à la fois plus originale et plus féconde. Pour lui non plus, les phénomènes vivants ne peuvent se réduire à la physique et à la chimie. Mais plutôt que d'y voir des conséquences de ce qui n'est au fond qu'une propriété parmi d'autres de l'être vivant, la sensibilité, il postule l'existence d'un principe abstrait, le Principe Vital, dont la nature lui importe peu mais dont seuls comptent les effets. Que n'a-t-on pas dit dès cette époque sur ce Principe, cette « âme de seconde majesté » qui paraissait bien obscurcir la question ! Et pourtant des lecteurs modernes de Barthez ne manquent pas de souligner combien sa pensée a été une étape essentielle de l'émergence du concept d'autorégulation : l'être vivant se dirige lui-même sans échapper pour autant aux contraintes physico-chimiques.

A côté de ce bouillonnement théorique, la science à cette période donne une grande place à la classification, basée sur une démarche descriptive. Là encore, l'Ecole de Montpellier a réalisé une œuvre considérable. Classification en botanique, où paraît la figure novatrice de Pierre Magnol (1638-1715) et dans sa descendance intellectuelle Pitton de

Tournefort et la dynastie des Jussieu, mais aussi Boissier de Sauvages et Antoine Gouan (1733-1821), classification des maladies avec le même Boissier de Sauvages, correspondant assidu du grand Linné. Cet esprit de description et de classification est le complément logique de l'aspect doctrinal que nous venons d'évoquer.

Survient la Révolution. Il convient de faire table rase de toutes les institutions d'Ancien Régime. Les universités sont nommément supprimées en 1793. Avec un courage certain, les maîtres de l'Université de médecine de Montpellier continuent à recevoir et à instruire des élèves, sans rémunération et dans une semi-clandestinité. Il apparaît vite nécessaire de pourvoir aux besoins médicaux des armées. La Convention fonde donc en frimaire an III trois écoles de santé à Paris, Strasbourg et Montpellier. En coulisse, des chimistes se sont démenés : Fourcroy et Chaptal, docteur en médecine de Montpellier promis au brillant avenir que l'on sait. L'enseignement se veut nouveau, avec une forte formation de base qui reste celle du XVIIIème siècle, plutôt descriptive et classificatrice, et tout autant d'esprit vitaliste (qui reste la doctrine dominante jusque vers les années 1820, même hors de Montpellier) et l'accent mis sur la pratique qui commence à prendre la forme de la clinique moderne.

La nouvelle Ecole de Montpellier a été dotée, enfin, d'un siège digne de ce nom, l'ancien palais épiscopal, confisqué comme bien national. Sa situation a pourtant bien changé : c'est Paris qui attire désormais les regards, l'hypercentralisation politique concentrant les talents de premier ordre dans la capitale. Les chanceliers montpelliérains du XVIIIème siècle avaient certes la fâcheuse habitude de se pavaner pour de longues périodes dans les salons parisiens, laissant leurs survivanciers assurer l'enseignement, mais leurs successeurs comprennent désormais que l'on a plus guère besoin d'eux. Que faire ? Poursuivre l'œuvre passée, se poser en critique de ce qui se fait ailleurs, attitude d'autant plus logique que le corps professoral montpelliérain est pour une large part issu du personnel d'Ancien Régime. De cette continuité, quel meilleur témoin que ce double camail d'hermine qu'il revêt par-dessus la robe réglementaire et qu'il est seul encore à porter aujourd'hui : plus que le rappel d'un très hypothétique canonicat, il s'est voulu le symbole d'une fidélité.

C'est naturellement l'œuvre puissante de Barthez qui va être le cœur de la pensée montpelliéraine dans la première moitié du XIXème siècle, œuvre d'ailleurs interprétée selon des tendances diverses : conciliatrices pour certains, tels Charles-Louis Dumas (1765-1813) ou Frédéric Bérard (1789-1828), intransigente pour Jacques Lordat (1773-1870) : curieuse figure que ce dernier, médecin, philosophe, artiste, pionnier incontesté aujourd'hui de l'étude des troubles du langage ! Au prix d'une éclipse certaine de l'influence montpelliéraine aux yeux des contemporains, cette attitude vitaliste critique se veut en fait, si l'on veut bien se donner la peine d'y aller voir de près, moins un refus des vérités expérimentales que le souci de ne pas avaliser sans examen la philosophie implicite que d'aucuns voulaient faire passer avec elles.

A côté des vitalistes de stricte obédience, bien des essais théoriques se font jour, de la théorie de la vie universelle de François Ribes de tonalité évolutionniste à la théorie des microzymas d'Antoine Béchamp (1816-1908), chimiste concurrent de Pasteur, axée sur une vision atomiste de la biologie. Joseph Grasset (1849-1918), à la fin du XIXème siècle voudra faire la synthèse de la tradition montpelliéraine et des acquis magnifiques du siècle qui venait de s'écouler. On pourrait y voir un plaidoyer *pro domo* un peu artificiel. Les vues originales n'y manquent pas pourtant : témoin cette « fonction antixénique » qui donne à la moderne immunologie une tonalité nouvelle. Au demeurant, qui se souciait au début du XXème siècle d'une réconciliation qui n'importait qu'aux seuls montpelliérains ?

C'est désormais sur le terrain de la science « commune » que va désormais se placer l'Ecole. Il ne saurait être question de tout citer : mise en œuvre de la radiologie quelques

semaines après la publication princeps de Roentgen par Imbert et Bertin-Sans, ou de la transfusion sanguine à grande échelle lors de la Grande Guerre par Jeanbrau et Hédon, avancées capitales dans la compréhension des mécanismes du diabète par le même Emmanuel Hédon, découverte de l'activité hypoglycémiant de certains sulfamides par Vedel, Marcel Janbon et Loubatières, voilà seulement quelques axes.

L'Ecole d'aujourd'hui, placée entre Marseille et Toulouse, a fort à faire pour défendre son rang dans la compétition acharnée qui symbolise notre époque. Son passé l'y a aidée, son dynamisme présent poursuit l'œuvre des siècles. Dans une ère d'uniformisation et de formatage mais aussi d'explosion des particularismes, il n'est pas sans intérêt d'essayer brièvement de caractériser synthétiquement une histoire multiséculaire.

Il est toujours très hasardeux de vouloir plier l'histoire aux vues de son époque. Il l'est tout autant de nier la continuité historique et de ne pas admettre que d'âge en âge aient pu être transmis certains traits de caractère qui font l'originalité, la personnalité d'un lieu, d'un groupe ou d'une institution. Plus qu'une Ecole implantée dans une capitale, où tout se dilue, l'Ecole de Montpellier nous offre un exemple de microcosme intellectuel bien délimité. Pour en décrire la singularité, le mieux est sans doute de partir des évidences.

La première caractéristique de l'Ecole de Montpellier est bien sûr d'être localisée à Montpellier. Au-delà de la tautologie, on peut en tirer deux conséquences : l'esprit de corps et l'existence de véritables familles de pensée. Défendre l'esprit de corps, c'est au fond se défendre soi-même. Aucun groupe humain n'échappe à cette nécessité, hier comme aujourd'hui. L'histoire montpelliéraine est remplie de plaintes à tel ou tel souverain pour la défense de privilèges ou pour demander des crédits. Rien de bien nouveau sous le soleil ! Au-delà, on se rend vite compte qu'à chaque époque ont cohabité des maîtres dont les options théoriques représentaient un éventail très large. Pour en rester aux siècles les plus récents, quel point commun entre le iatrophysicien Fizes, l'animiste Boissier de Sauvages (du moins à la fin de sa vie) ou le vitaliste Barthez ? Ou entre le vitaliste Lordat et le saint-simonien évolutionniste Ribes ? La conscience d'appartenir à une même histoire, plongeant dans la nuit des temps. Quant aux familles de pensée, elles trouvent parfois leur source dans la famille tout court, on le sait tout particulièrement en médecine. Quand on songe que de Richer de Belleval fondateur du Jardin des Plantes en 1593 se fonde d'oncle à neveu, de père à fils ou à gendre une dynastie qui occupera le cancellariat jusqu'au milieu du XVIIIème siècle soit pendant 150 ans, on comprend qu'il n'y a pas là qu'un mot creux. Au-delà de cet aspect biologique de la constitution de courants, quel plus exemple de transmission de flambeau que le passage de Barthez à Lordat ? Et au-delà, la défense obstinée de l'Ecole prise en bloc, à laquelle se livrent nombre de montpelliérains jusqu'au XXème siècle, parfois de façon un peu naïve et sans grand souci de critique historique ne relève-t-il pas de ce même sentiment de filiation ?

Si l'on remonte la chaîne des temps, la première impulsion est venue de Salerne, et l'Ecole de Montpellier s'est toujours reconnue fille de celle Salerne. Or quels étaient les éléments majeurs repris de celle-ci ? L'attachement à Hippocrate (et Salerne sera longtemps qualifiée de *Civitas hippocratica*), le souci de faire de la médecine une discipline universitaire, enfin l'accent mis sur la pratique. Ces trois éléments vont se retrouver à chaque époque dans la sphère montpelliéraine. Hippocrate sera toujours pris pour origine, y compris par les vitalistes (et Barthez écrira son fameux *Discours sur le génie d'Hippocrate*), certes Hippocrate relu, plus ou moins déformé, plus en apparence qu'au fond, un Hippocrate vivant en somme. Le souci de faire de la médecine une science, au sens d'interprétation rationnelle des faits, se retrouve aussi à chaque moment : d'Arnaud de Villeneuve réinterprétant la théorie hippocratico-galénique des quatre humeurs, à Barthez proposant le Principe vital et en

déduisant des pans entiers de la science du vivant et à Béchamp transférant l'atomisme dans le domaine biologique, la démonstration n'est plus à faire. Pour autant, les maîtres montpelliérains n'absolument pas leurs doctrines : plusieurs interprétations des mêmes faits se retrouvent aux différentes époques, et Barthez lui-même ne présente le Principe vital que comme l' X d'une équation, sans en affirmer la nature. La doctrine n'est au fond qu'une « grille de lecture » de la réalité. C'est là que se nouera le malentendu entre les vitalistes et les partisans de la médecine expérimentale au XIX^{ème} siècle, les vitalistes reprochant aux expérimentateurs de vouloir faire passer toute une philosophie biologique réductionniste de contrebande à la suite de résultats expérimentaux indiscutables mais abusivement gonflés, Claude Bernard et ses épigones attaquant Barthez sur son Principe vital entité métaphysique selon eux, simple outil de compréhension pour les vitalistes. Transcendant les époques et les nuances doctrinales affleure cependant toujours l'idée de la spécificité de la médecine face aux différentes sciences, et corrélativement de la fécondité des concepts issus des différentes sciences pour l'élaboration d'une doctrine médicale. Barthez propose le concept de Principe vital : il en fait simultanément le pendant de la gravitation mise en équations par Newton, et ce n'est qu'un exemple. Le souci de classification des plantes ou des maladies n'a pas été par hasard un des apports majeurs de l'Ecole montpelliéraine. Il part de la description minutieuse de la réalité pour bâtir un système classificatoire, simple transposition idéale et outil de compréhension. Il est en ce sens tout à fait logique que Gouan ait à ce point défendu la classification linnéenne, contre la plupart des botanistes français de l'époque qui appelaient tous de leurs vœux une classification plus « naturelle ».

Ce qui compte enfin pour l'Ecole, à la suite de Salerne, c'est le souci de la médecine pratique, qui n'est que le pendant de son attachement aux faits. Est-ce à dire que les maîtres se soient voulus grands théoriciens d'un côté et purs empiriques de l'autre ? Probablement pas. La notion de médecine pratique est humble constatation de la complexité du vivant. Elle pose en tant que principe que la plus parfaite des théories ne saurait décrire le réel dans sa totalité. Face à une médecine expérimentale sûre de sa fécondité, Lordat critiquera la prétention de vouloir dériver la connaissance du tout de la somme des connaissances expérimentales partielles et d'ailleurs obtenues dans des conditions très différentes de celles qui se déroulent réellement dans l'être vivant : la partie ne peut être comprise qu'insérée dans le tout.

L'Ecole de médecine de Montpellier paraît bien ainsi avoir une personnalité propre, au-delà de sa seule définition historique et géographique. Fille de Salerne dont elle assume et promeut l'héritage, elle défendra de plus en plus nettement à la fois la spécificité de la médecine et l'intérêt du dialogue avec les différents savoirs. Le titre de l'ouvrage cardinal de Barthez, les *Nouveaux Eléments de la Science de l'Homme*, dit bien qu'il ne s'agit que de l'actualisation d'une science qui est, comme il l'écrit dans l'Introduction, "la première des Sciences, et celle que les Sages de tous les temps ont le plus recommandée. Ils ont eu sans doute principalement en vue la connaissance des facultés intellectuelles et des affections morales de l'Homme. Mais cette connaissance ne peut être assez exacte et lumineuse si l'on n'est très éclairé sur le Physique de la Nature Humaine". Cette science médicale et globale de l'Homme, qui n'en ressent aujourd'hui le besoin, à l'heure où la technique donne à cet homme un pouvoir si grand sur lui-même ? En avoir défendu obstinément l'idée, sous des formes et en des domaines divers, n'est-ce là l'apport essentiel de la médecine montpelliéraine ?